

Entretien avec André Cognard

extrait du numero 5F – 1/2003

*Si tu veux vraiment faire autre chose, fais du karaté,
mais l'aïkido, non, pour les enfants c'est trop...*

« Et moi : » *OK, je fais le karaté, mais je fais aussi l'aïkido.*

**Commençons par la question traditionnelle:
quand, et comment avez-vous commencé à pra-
tiquer ?**

J'ai commencé quand j'avais 12 ans, dans la région où j'habitais à l'époque : Saint-Étienne. Pourquoi j'ai commencé ?

Je ne sais pas... j'avais entendu quelqu'un parler de l'aïkido, cela évoquait quelque chose, je ne savais pas exactement ce que c'était, mais je voulais en faire. Mais quand j'ai voulu commencer, le premier enseignant que j'ai vu m'a dit : « Non, non, tu es trop jeune, on ne prend pas d'enfant en aikido. Tu dois faire du judo. »

Horst Schwickerath
Beaumont/F

J'ai répondu : « Je veux bien faire du judo, mais je veux aussi faire de l'aïkido. » Il m'a dit : « Si tu veux vraiment faire autre chose, fais du karaté, mais l'aïkido, non, pour les enfants c'est trop... » Et moi : « OK, je fais le karaté, mais je fais aussi l'aïkido. » Alors, comme il a vu que j'étais un peu entêté, il a dit : « Bon, écoute : il y a un cours d'aïkido qui commence dans dix minutes, tu vas essayer et tu verras que ce n'est pas pour les enfants. » Voilà : j'ai essayé, et puis j'ai continué. J'ai aussi fait du judo et du karaté pendant 9 ans. J'ai fait les trois.

Et pourquoi avez-vous continué l'aïkido ?



Si je suis resté à l'aïkido c'est en grande partie parce que j'ai rencontré M^e Kobayashi quand j'avais 19 ans. A ce moment-là j'avais choisi d'arrêter le judo. Je n'avais pas arrêté le karaté mais j'avais commencé à faire du kendo. Je faisais vraiment du kendo, j'aimais beaucoup ça et j'ai commencé à penser à arrêter tout pour faire seulement du kendo. Mais quand j'ai rencontré M^e Kobayashi j'ai décidé le jour même de me consacrer à l'aïkido, complètement. Non pas que je ne le faisais pas avant, mais pour moi c'est la rencontre qui a déclenché tout le reste dans ma vie. C'était très important.

J'étais parti à la recherche d'un maître. Un peu avant 19 ans j'avais fait un bilan, je m'étais dit : « Ce que je fais, c'est très bien mais il me manque une dimension, et je veux trouver cette dimension, et la solution est de trouver un véritable maître. » J'avais rencontré beaucoup de maîtres japonais en Europe, j'avais beaucoup voyagé en Europe. Dans mon adolescence je connaissais tous les experts qui venaient en Europe. J'avais vraiment pratiqué avec eux, assez longtemps même avec certains d'entre eux, mais j'étais relativement insatisfait.

De quelle période s'agit-il ?

Entre 1965 et 1973, quand j'ai rencontré Kobayashi Senseï. Dans cette période j'ai rencontré et pratiqué avec M^e Tamura, que j'aime beaucoup, que je respecte beaucoup, que je trouve un homme remarquable, avec M^e Noro, M^e Tada que j'estime énormément, M^e Asai, M^e Chiba. J'ai pratiqué avec certains plus qu'avec



André Cognard, Kobayashi et Tamura Senseis.

d'autres, j'ai pratiqué assez régulièrement avec M^e Noro, avec M^e Tamura aussi, un peu avec M^e Tada, avec M^e Asai de temps en temps à Paris, parce que j'allais très fréquemment à Paris chez M^e Noro qui le faisait venir régulièrement...

Mais j'avais le sentiment de manquer de quelque chose. Ces gens étaient certes compétents, ils étaient très bien, mais pour moi il n'y avait pas un lien aussi fort que celui auquel j'aspirais. Et quand j'ai rencontré M^e Kobayashi, cela a été le jour même, immédiat...

Dans ma vie, je n'ai pas fait grande chose d'autre que des arts martiaux, mais j'en ai fait beaucoup. Avec Sensei, ça a duré de ce moment là jusqu'à sa mort, avec une très grande intensité. Il y a eu des périodes où l'on peut dire que nous avons voyagé ensemble 7 mois sur 12.

C'était très proche et très fort. Très vite j'ai dû apprendre le japonais, parce que lui, il ne parlait pas et ne voulait pas parler d'autre langue. Après très peu de temps je suis devenu son interprète. J'ai aimé énormément cet homme qui était quelque'un d'humainement exceptionnel. Il y a avait chez lui quelque chose qui était pour moi extrêmement séduisant : c'est qu'il était cohérent. Son discours éthique et philosophique correspondait à la fois à une vraie déontologie du métier d'enseignant d'aïkido et, en même temps, à un vrai mode de vie.

C'était un esthète, et il insistait énormément sur la qualité esthétique de l'aïkido. Il insistait beaucoup sur la qualité des postures, sur la va-

leur de la technique. Comment on saisit — on ne saisit pas n'importe comment, on respecte en saisissant —, comment on projette...

Il attachait une importance capitale à la qualité des relations que l'on établissait et à l'esthétique. Il disait souvent : « éthique, esthétique, efficacité, c'est indissociable, c'est ensemble ». Cela me plaisait beaucoup.

C'était un homme qui avait un aikido très beau, très élégant, et dans la vie il était très élégant, il avait une personnalité très rayonnante. Pour moi, cela a duré tout le temps, mais surtout au début... Quand on est adolescent ou jeune adulte, à 19 ans, on est fasciné, c'est un modèle au sens propre. Pendant des années j'ai eu peu de sens critique mais beaucoup d'admiration. Et ça m'a bien servi parce que ceci m'a permis de créer des liens forts, de créer des bases techniques, des bases corporelles qui ensuite m'ont été d'une utilité considérable pendant toute la vie.

Avez-vous seulement tout le temps suivi M^e Kobayashi ou aviez vous un dojo ?

J'ai toujours eu des dojos. En fait j'ai commencé à enseigner l'aïkido quand j'avais 15 ans chez mon premier professeur. J'ai donné mes premiers cours à Saint-Étienne. Ensuite à 17 ans j'ai commencé à créer un deuxième dojo, et quand j'ai rencontré M^e Kobayashi j'avais déjà créé cinq dojos où j'enseignais seul. Mais quand il était là, je laissais le dojo à un élève et je

partais avec lui. Il venait en Europe 2 mois en hiver et 3 mois, quelquefois plus, en été. Il venait en hiver du 20 janvier jusqu'au 3-4 mars et en été il venait du 20-25 mai jusqu'au 20 septembre.

C'était la période de 1973 à 1982. Je l'accompagnais dans ses tours en hiver et en été, et j'allais au Japon pendant un ou deux mois au printemps. Quelquefois en automne on faisait une autre tournée : il est allé une ou deux fois en Amérique du Sud, on allait en Asie du Sud-Est... on bougeait. À ces moments là je laissais les dojos à mes élèves.

Mais pendant les périodes où j'étais en Europe je travaillais beaucoup. Je donnais des cours, je travaillais à côté : il fallait gagner de l'argent très vite, parce qu'après il fallait avoir de l'argent pour les voyages. C'était une période financièrement très difficile, mais en même temps un très grand bonheur, c'était fabuleux. Ce que je recevais était extraordinaire. Ce qui s'échangeait était vraiment merveilleux. De cette période je ne garde que les bons souvenirs. Les difficultés financières sont derrière moi...

Vous êtes professionnel...

Je suis enseignant professionnel d'aïkido depuis 1976. Je vis de l'aïkido depuis cette date. Très mal au début, un peu mieux maintenant : c'est un bon métier si on le fait sérieusement, consciencieusement.

Vous aviez des économies pour ouvrir un dojo...

Je n'ai pas de dojo fixe pour l'instant, je suis en train d'en construire un, mais il n'est pas encore prêt.

Je parle de cette période-là

À cette époque je travaillais avec des enseignants d'autres arts martiaux que je connaissais : je dois beaucoup à des maîtres de judo, etc. qui étaient des amis, qui m'ont fait confiance, qui m'ont permis de travailler dans leur dojo. Par

exemple, au Judo-Club du Rhône à Lyon, qui était le plus grand club de judo à Lyon à l'époque, un des plus anciens de France, le professeur Romain Pacalier, qui est à la retraite maintenant, m'a dit : « Viens enseigner chez moi ». On partageait les cotisations, je n'avais pas à assumer de location, les gens venaient, s'inscrivaient, il prenait la moitié des cotisations, l'autre moitié était pour moi. Mais comme ça marchait bien, que j'avais des groupes assez importants, j'arrivais à survivre.

Vous avez donné vos premiers cours à 15 ans...

A quinze ans je remplaçais le professeur au dojo du Portail Rouge à Saint-Étienne. J'ai donné des cours de judo, des cours de karaté, des cours d'aïkido... des journées entières de cours. C'était la formation, c'était bien : J'en ai aussi de bons souvenirs. Là, je ne gagnais rien, mais il reste les bons souvenirs ! C'était très bien, cela m'a appris beaucoup de chose, c'était mes débuts.

C'est étonnant... Quand vous avez rencontré M^e Kobayashi pour la première fois...

En fait, je vais vous raconter très exactement ce qui s'est passé...

Il n'y avait qu'un maître que je ne connaissais pas en Europe, c'était M^e Nocquet. Je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais rencontré. Et comme j'étais un peu fatigué de toujours entendre des histoires de conflits entre les gens... Dans le groupe où j'évoluais, qui était proche de l'Aïkikaiï, on disait beaucoup de choses sur M^e Nocquet. On disait : « Nocquet, c'est pas bien, Nocquet c'est pas si, c'est pas... » et moi j'étais

Kobayashi Senseï et Uke André.



insatisfait, parce que je me disais : « Si on dit beaucoup de mal de lui, c'est qu'il est différent ; s'il est différent, c'est peut-être ce que je cherche. Je veux voir. » Je suis donc allé à Paris pour voir M^e Nocquet, et j'ai pris la décision de rester à Paris trois mois pour pouvoir aller à son cours qui était au dojo de la rue Servan, un dojo qui a brûlé depuis. Je m'étais donné trois mois pour me faire une opinion et ensuite prendre la décision de continuer ou d'arrêter l'aïkido. Et j'ai décidé d'arrêter l'aïkido.

Ayant décidé d'arrêter l'aïkido, je n'avais plus rien à faire à Paris. J'ai quitté la chambre que je louais, j'ai mis le peu d'affaires que j'avais dans ma voiture, et je suis parti pour rentrer chez moi, à côté de Saint-Étienne. Une fois en route, je me suis dit que j'allais passer au dojo qui était sur le chemin, pour dire, par politesse, à M^e Nocquet que j'arrêtais. Je suis arrivé au dojo, j'ai attendu la fin du cours, et je lui ai dit : « Voilà, je vais vous dire les choses clairement : je suis venu chez vous parce que j'espérais trouver des choses différentes de ce que je trouvais ailleurs. On disait du mal de vous dans le groupe dans lequel je pratiquais, alors j'ai pensé que c'était différent, et en fait je ne comprends pas pourquoi on dit du mal de vous, parce que ce que vous faites et ce qu'ils font, c'est à peu près la même chose. Il y a quelque chose d'insatisfait en moi, et j'avais pris la décision d'arrêter si je ne trouvais pas autre chose, donc j'arrête l'aïkido aujourd'hui. » Il a eu l'air très ennuyé, il s'est frotté le crâne et il m'a dit : « Demain, au dojo de la piscine de Boulogne, passe M^e Kobayashi, vous devriez aller voir, ça risque de vous plaire. » Donc j'ai dormi dans ma voiture et j'y suis allé. J'ai vu M^e Kobayashi et quand je l'ai vu j'ai dit : « Hop, c'est parti ! » Et non seulement c'était parti mais lui a salué, il s'est tourné, il a fait le taïso, une préparation telle qu'on ne la connaissait absolument pas à cette

époque, et il m'a fait signe : « Viens pour faire uke », la première fois, sans qu'on se connaisse, sans qu'on se soit jamais vu. Ça a vraiment marché ! Je raconte cette histoire en détail dans mon roman *Le Disciple*.

Combien de temps avez-vous suivi Maître Kobayashi ?

J'ai suivi M^e Kobayashi jusqu'à sa mort, en 1998.



Kobayashi Senseï et Uke André.

Je l'ai rencontré le 5 septembre 1973 et il est mort le 28 août 1998, presque 25 ans, moins une semaine. 25 ans de proximité. Je n'étais pas simplement un élève de M^e Kobayashi.

J'étais avec lui partout. Il venait chez moi, on était toujours assis côte à côte, ou face à face. Pendant ses voyages en Europe je conduisais sa voiture, j'achetais sa voiture, je payais son billet d'avion pour qu'il vienne en Europe, je l'hébergeais entre les stages. Je l'ai emmené dans le monde entier parce qu'il y avait des endroits où il avait envie d'aller. Je l'ai emmené dans le désert, par exemple je l'ai emmené dans le Sahara, je l'ai emmené en Egypte... Plusieurs fois je l'ai emmené dans des lieux où il souhaitait aller. On a partagé profondément, vraiment profondément. C'était plus que simplement apprendre quelque chose, c'était vivre ensemble.

Quand avez-vous reçu votre 8^e dan ?

En 1998, quand M^e Kobayashi nous a demandé de créer le « Kokusai Aikido Kenshukai ». Jusqu'en 1998 M^e Kobayashi n'a participé à aucune organisation. C'était sa règle. Nous étions ensemble à Louxor et nous avions parlé. Il m'avait posé une question : « Quand je vais mourir — car il avait compris qu'il allait mourir — qu'est-ce que tu vas faire ? Est-ce que tu as besoin de quelqu'un ? ».

Je lui ai répondu : « Senseï, je me débrouillerai seul, je n'ai pas besoin de quelqu'un après vous, pour moi il n'est pas question d'apprendre d'un autre maître. J'ai un certain âge, j'ai des élèves, une école, je n'ai besoin de rien d'autre, je ne me lierai jamais à un autre maître. » Il m'a dit : « Tu sais, je dois beaucoup compter sur toi



Sensei André Cognard avec une élève au dojo de Valence.

parce que je pense qu'après moi, au Japon, il n'y aura plus rien... ».

Il avait compris qu'il y avait une trop grande emprise de l'Aikikai dans le milieu où il travaillait. Je lui ai alors dit : « Oui, Sensei, mais c'est difficile pour moi de prendre la suite après vous, parce que vous savez comment ça se passe : on va vouloir récupérer ça, des gens qui sont venus trois fois à votre cours vont dire qu'ils sont vos élèves ; comme toujours, comme après Ueshiba Morihei. » Il m'a répondu : « Oui, mais j'y ai pensé. Je veux que nous fassions quelque chose ensemble. Maintenant que je sais que c'est la fin, je veux que l'on fasse quelque chose. » En novembre 1997 il a convoqué une réunion avec un de mes amis, qui avait été aussi mon élève et qui est devenu son élève au Japon, Jean-Pierre Giraud. C'est un japonologue, à qui il a transmis le dojo de Takarazuka : le dernier dojo qu'il a créé. Il y avait aussi quelques professeurs d'aikido : un professeur allemand, Walter Oeschläger, qui est à Bietigheim, et Paolo Salvadego, qui est à Venise et s'occupe du groupe italien.

Ce sont tous deux mes élèves mais aussi des proches de Kobayashi Sensei. Il y avait aussi un ou deux Français qui sont mes élèves depuis longtemps. Il m'a donc demandé de réunir ces gens là et a donné des directives sur ce que devait devenir le Kokusai Aikido Kenshukai, ce que l'on pourrait traduire par « Groupe de Recherche international sur l'Aikido ».

Le nom complet est « Kokusai Aikido Kenshukai Kobayashi Hirokazu Ha » où ha veut dire

clan, groupe, tendance. Le clan Kobayashi en quelque sorte.

Donc nous avons fondé cette organisation avec lui, au Japon. Et il est membre fondateur de cette organisation avec les 6 autres membres fondateurs.

C'est à ce moment là qu'il m'a donné mon 8^e dan, avec diplôme officiel. Il n'a pas donné beaucoup de grades et en Europe il n'en a pratiquement donné aucun. Au Japon il faisait son travail d'expert de l'Aikikai dont il était toujours

membre et donnait donc des grades Aikikai. Souvent les gens n'ont pas bien compris le pourquoi de sa démarche. Il m'a donné ce grade à titre privé, mais c'est un grade officiel, authentifié par lui avec son tampon, tout comme mon 7^e dan.

A-t-il donné d'autres 8^e dan ?

A ma connaissance, c'est le seul 8^e dan qu'il ait donné. Il y a des élèves japonais qui ont travaillé avec lui autrefois, qui sont plus âgés que moi, qui n'étaient pas 8^e dan quand Kobayashi Sensei est mort et certains ont obtenu ce grade après sa mort, de l'Aikikai ou d'une autre organisation. Mais je crois que c'est le seul 8^e dan qu'il ait donné de son vivant. Ceci dit, je n'en fais pas une gloire personnelle et n'entends pas en tirer partie contre qui que ce soit.

Je croyais que le groupe polonais avait pris l'initiative de fonder une organisation mais que cela avait été arrêté par M^r Kobayashi qui s'y opposait.

Probablement, mais

en ce qui concerne Kokusai Aikido Kenshukai, la fondation a bien eu lieu avec sa participation active. Il était conscient de l'approche de sa mort. Il n'avait jamais voulu créer de fédération parce qu'il avait pris l'engagement auprès de O Sensei de ne jamais créer d'organisation qui aille contre l'Aikikai. Mais lors d'une autre discussion que nous avons eue à Louxor il m'a dit : « Notre parole s'arrête avec notre mort. Toi, tu n'es pas engagé par cette parole. » Il avait le souci de transmettre quelque chose, il voulait que les choses continuent. Parce qu'il pensait que si on ne faisait pas ça, les choses allaient se diluer, se noyer, être reprises dans d'autres organisations, comme d'ailleurs c'est en partie le cas. Ceci dit, il doit être clair que je ne m'assieds pas sur le Kokusai Aikido Kenshukai pour dire « je suis le seul élève de Kobayashi Sensei. Le seul qui ait été reconnu, moi j'ai le droit... » Pas du tout. Cela nous l'avons créé ensemble, il s'est mis dedans, il m'a demandé de le faire et je le fais, mais il y a d'autres profs qui peuvent dire : « Je suis élève de Kobayashi Sensei et j'enseigne... » et qui n'ont pas besoin d'être dans cette organisation pour cela. Je reconnais tout à fait le droit à d'autres de dire qu'ils sont élèves de Kobayashi Sensei. Je ne veux pas d'exclusivité et je ne me mets pas au dessus des gens qui ne viennent pas vers moi.

Et qu'en est-il du groupe de Kobayashi Sensei au Japon ?

Il reste un tout petit groupe qui est sous le contrôle de mon ami Jean-Pierre Giraud, dont je vous ai parlé, qui a vécu longtemps au Japon et était un proche de Kobayashi Sensei. Il avait été

Kobayashi Sensei et Uke André.

